

Charlotte Delbo - Kalavrita des mille Antigone

(extrait).

Mille trois cents hommes. Mille trois cent deux au départ.

Les soldats ont fait gravir la colline aux hommes, en les poussant, l'arme aux côtes.

Comme les hommes n'étaient pas attachés, deux ont pu s'échapper. Ils se sont coulés hors de la colonne. Ils ont rampé dans un creux et, de là, ils ont vu. C'est par eux qu'on a su comment tout s'était passé. Ils ont dit comment ceux qui marchaient derrière eux avaient resserré le rang, les avaient fait passer sur le côté de la colonne pour profiter d'un espacement entre les soldats qui encadraient. Que risquaient-ils de plus ? Ils ont glissé vivants entre les morts.

Deux seulement.

Les hommes ont gravi la pente. Elle est assez raide, comme vous voyez. Ils sont arrivés à la ravine. Là, sur votre droite. Nous sommes déjà un peu loin du pays, regardez. Ils n'ont pas dû entendre les cris des femmes dans l'école.

Par cent à la fois, les soldats ont fait descendre les hommes dans la ravine où d'autres soldats étaient déjà en position, un genou en terre, devant leur mitrailleuse. Et par rafales, cent par cent, les hommes sont tombés.

Nous, dans l'école, nous avons entendu les mitrailleuses et celles qui hurlaient se sont tues. Le silence a pesé sur nous, pesé d'un poids insupportable.

Nous tendions l'oreille pour entendre la prochaine rafale et chaque fois nous espérions que ce serait la dernière, et nous mettions nos mains sur les oreilles des enfants qui se cachaient le visage dans nos poitrines. Les rafales se sont succédé pendant trois heures.

En trois heures, tout était fini.

Nous sommes sortis de l'école. Nous avons fait rentrer les vieux à la maison en leur confiant les plus petits et nous, les femmes, avec les plus grands, ceux de quatorze-quinze ans, nous sommes montés à la ravine.

Nous tenions notre cœur à deux mains pour qu'il supporte.

Le cœur nous battait si fort qu'il nous aurait crevé la gorge.

De nos deux mains nous tâchions de comprimer les battements de notre cœur pour qu'il n'éclate pas.

Notre cœur battait à nous étouffer,

Et pourtant nos jambes nous ont portées à la ravine. Nous avons gravi le chemin où les pas des hommes n'étaient pas marqués. C'était seulement comme après le passage d'un troupeau. Poussière et pierres sont sans mémoire.

Et nos yeux,

Pendant que nous gravissions la colline en nous tenant le cœur à deux mains,

Nos yeux cherchaient par terre une trace, un objet qui serait tombé d'une poche, que nous aurions reconnu.

Nous avons gravi la colline en nous tenant le cœur à deux mains,

pressées de savoir,

en même temps redoutant de voir ce que nous allions voir,

tant, que nous ne savons plus dire, aujourd'hui, comment nous avons gravi cette colline, comment nous avons eu la force.

Au haut du chemin, ici d'où l'on domine la ravine, au haut du chemin, les premières ont vu et elles ont compris qu'il était inutile de tenir son cœur à deux mains : s'il n'éclatait pas tout de suite, il durerait encore pour vivre malgré tout. Malgré tout, oui, c'est bien cela qu'il faut dire.

Quand toutes les femmes sont arrivées au-dessus de la ravine, elles se sont arrêtées, et elles sont restées là. Immobiles. Muettes. Que fallait-il faire ? Que fallait-il donc faire ? Pour les morts ordinaires, on sait. Pour ceux-là... Cet énorme tas de morts. Cet énorme tas.

L'hésitation n'a pas été si longue, quand j'y pense. L'une d'abord, puis les autres, toutes sont descendues dans la ravine et se sont approchées des hommes couchés là

les uns sur les autres,

et quand l'une a reconnu son mari,

elle l'a tiré un peu à l'écart,

et chacun a cherché le sien

son mari, ou son père ou son fils,

ou tous à la fois.

Trois générations : mari, père, fils. Et ainsi de tout le pays.

Avec les hommes qui sont tombés ce jour-là, la mémoire du pays s'est perdue. Maintenant, il n'y a plus personne pour se souvenir de la manière dont le maréchal-ferrant tenait le fer. Il était réputé pour son adresse. Quand il ferrait une mule, on faisait cercle autour de sa forge pour voir comme il s'y prenait.

Il n'y a plus personne pour se souvenir de la manière dont l'ébéniste faisait vieillir son chêne, et c'est aussi tout un langage qui s'est perdu, le langage des métiers d'homme. Personne ne dit plus : « Vous vous rappelez le forgeron Vassili ? Comme il avait vite fait de dégauchir son soc ? Et Costa, le charpentier, comme il dégrossissait un tronc à l'herminette ! Et comme la poutre était droite ! »

Ceux à qui ils avaient montré leur tour de main, les compagnons qui auraient repris après eux, sont morts en même temps qu'eux.

Et les femmes passaient avec précaution entre les cadavres, prenant garde de ne pas se gêner, car elles étaient des centaines, des centaines de femmes penchées sur ces cadavres

noires glaneuses,

cueilleuses de mort,

dans cette ravine de pierraille où l'on moissonnait pour la première fois.

Elles avaient relevé leur jupe pour ne pas la salir, mais déjà la terre avait bu tout le sang et, sur les pierres, le sang avait séché déjà.

Les femmes allaient avec précaution d'un homme à l'autre, retournaient doucement ceux qui étaient tombés face contre terre, et, reconnaissant celui-ci ou celui-là, appelaient dans un murmure

Antigone, ton Costa,

Daphné, ton Dimitri,

et continuaient leur quête, jusqu'à ce que chacune ait trouvé le sien,

ou plus souvent les siens.

Sans se relever, les femmes allaient pas à pas, cherchaient à chaque pas où poser leurs pieds entre les cadavres.

Et quand elle avait retrouvé le sien,

chaque femme le soulevait doucement, l'allongeait doucement,

lui mettait doucement la tête droite, lui abaissait les paupières et lui couvrait le visage de son mouchoir.

Les épouses retiraient l'alliance de leur époux pendant que les doigts n'étaient pas encore raidis et passaient l'alliance de l'époux à leur doigt, à côté de leur propre anneau. Vous en rencontrez beaucoup, aujourd'hui, au bourg, des femmes qui portent deux alliances au même doigt et qui ne sont pas si vieilles encore. Ce sont les veuves de ce jour-là.

Les fiancées ne prenaient rien. Elles aidaiet les mères à allonger leurs fils, les fiancés.

C'est ainsi que la nuit est venue et que nous ne savions pas ce qu'il fallait faire d'autre.

Alors nous sommes redescendues,

Mais le matin, il a fallu décider.

Il a fallu décider de ce que nous devions faire.

Nous n'avions pas parlé de toute la nuit. Chacune, tout en priant, pensait à part elle et rien de ce qu'il fallait faire n'était décidé quand les étoiles se sont effacées du ciel,

quand les cierges ont fini de répandre leur dernière cire sur les pierres où nous les avons posés.

Nous sommes redescendues au pays en silence.

Puis l'une a dit: « Il faut faire la toilette funèbre. Il faudra ensuite les ensevelir. »

Pour la toilette funèbre, chacune sait.

Pour l'ensevelissement...

Le fossoyeur était là, mort avec les autres.

Et quel fossoyeur a jamais enterré mille trois cents morts d'un coup ? qui creuserait mille trois cents tombes en un jour, dans la terre pierreuse de chez nous ?

Et les cercueils ? Le menuisier était là, mort avec les autres.

Quel menuisier ferait mille trois cent cercueils en un jour ? Il n'aurait jamais eu de quoi faire mille trois cents cercueils. Quel menuisier a jamais une réserve de bois pour mille trois cents cercueils d'un coup ?

Le menuisier, le forgeron, le maréchal-ferrant, le meunier, le charron, le bûcheron, tous étaient là, morts avec les autres.

Et où les enterrer ? Il ne restait pas place pour mille trois cents tombes dans le cimetière, cela s'agrandit peu à peu, au fil des ans.

Nous ne pouvions pas les laisser là.

Nous ne savions pas comment les enterrer.

Et c'était comme s'ils mourraient une deuxième fois, d'être là,

morts,

sans avoir droit aux devoirs qu'on rend à tous les morts.

Chaque mort a droit à un cercueil. Mais le menuisier était là, mort, et le forgeron, pour les clous et les poignées.

Chaque mort a droit à un trou creusé pour lui. Mais le fossoyeur était là, et tous ceux qui auraient aidé à creuser.

Chaque mort a droit à une messe funèbre. Mais le pope était là aussi, parmi les morts.

Chaque mort n'a-t-il pas droit à une sépulture, une sépulture avec son nom gravé dessus ? Mais le tailleur de pierre était là aussi, parmi les morts.

Tous les hommes des métiers étaient morts. Chez qui les garçons iraient-ils en apprentissage quand ils viendraient en âge ?

Alors une femme a dit : « Il faut les enterrer tous ensemble.

-Où les enterrer ? On ne peut pas creuser dans la pierraille de la ravine.

-Il faut les enterrer tous ensemble, comme ils sont morts tous ensemble.

-Sans cercueil, sans rien ?

-Sans cercueil, avec nos mains. »

Et – mais qui exactement a eu l'idée ? Je ne m'en souviens plus. Peut-être avons-nous eu l'idée toutes ensemble.

Il a été décidé que nous les mettrions tous ensemble, bien serrés les uns contre les autres, aussi serrés que possible, et même les uns par-dessus les autres s'il le fallait, pour qu'ils tiennent tous dans le carré resté libre au milieu du cimetière, que nous ne creuserions pas de fosses mais que nous construirions un mur autour d'eux pour leur faire une sorte de mausolée. Vous l'avez vu ? Au milieu du cimetière, entre les cyprès. Ce n'est pas un beau mausolée. C'est ce que nous avons pu faire de mieux à cette époque où les matériaux n'étaient pas faciles à trouver.

Voilà ce qui a été décidé.

Voilà ce que nous avons fait.

Nous sommes rentrées chez nous. Les bêtes criaient. Elles avaient faim. Les chiens étaient comme fous au bout de leur chaîne. Nous avons donné aux bêtes. Nous avons fait manger les enfants. Nous sommes ensuite remontées à la ravine,

chacune avec un broc d'eau,

un linge pour la toilette, un drap pour le linceul.

Nous avons lavé leur visage,

nous avons écarté leur chemise poissée de sang pour laver les blessures,
parce que nous ne pouvions pas les laisser partir ainsi, avec leurs plaies souillées
de terre. Nos larmes ont coulé, tièdes, sur leurs plaies,

et c'est ainsi que nous leur avons dit adieu avant de les envelopper dans le drap.

Quand tout a été fait, nous avons pris la civière sur laquelle on porte les cercueils
chez nous. Oui, c'est encore l'usage, on porte les morts à l'épaule, chez nous. Et,
un par un, nous relayant au portage, nous avons entrepris de porter nos morts
dans le carré au milieu du cimetière.